



HAL
open science

Faire de la sociologie comme en France ? Conflits d'influence dans la pratique des sociologues à São Paulo (1934-1954)

Christophe Brochier

► **To cite this version:**

Christophe Brochier. Faire de la sociologie comme en France ? Conflits d'influence dans la pratique des sociologues à São Paulo (1934-1954). Colloque international " Emprunts et transferts culturels dans le monde luso-hispanophone", May 2010, France. pp.501-508. halshs-00672448

HAL Id: halshs-00672448

<https://shs.hal.science/halshs-00672448>

Submitted on 21 Feb 2012

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Faire de la sociologie comme en France ? Conflits d'influence dans la pratique des sociologues à São Paulo (1934-1954)

Christophe Brochier

Université Paris 8, Saint-Denis.

Publié dans : Michelle Guiraud et Nicole Fourtané (orgs.) **Emprunts et transferts culturels : réalités et représentations**, Actes du Colloque international « Emprunts et transferts culturels dans le monde lusohispanophone », Nancy, Presses Universitaires de Nancy, 2010, 573p.

Le rôle des Français dans la fondation de l'Université de São Paulo est bien connu au Brésil comme en France et a été assez longuement étudié¹. L'université française a non seulement fourni à sa jeune consœur brésilienne une partie des enseignants mais également un modèle d'excellence, celui de la Sorbonne et de la formation des agrégés. La question de la pratique concrète de l'enseignement et de la recherche est en revanche moins bien étudiée que les aspects institutionnels ou théoriques du début des sciences sociales au Brésil. Dans ce domaine, l'étude de l'influence concurrente à l'époque en matière de pratique de la sociologie, celle des Américains, reste encore en partie dans l'ombre². Or ce point est d'importance car la sociologie n'est pas qu'une question d'idées, c'est aussi une pratique et dans ce cadre on oublie en partie que les Américains ont contribué à former les premiers sociologues brésiliens. Ce texte se propose de revenir sur certains aspects de ce phénomène.

ENSEIGNEMENT FRANCO-BRÉSILIEN ET AMERICANO- BRÉSILIEN

Quand les cours de sciences sociales débutent à l'Université de São Paulo, en 1934 la mise en place des enseignements est difficile. Les concepteurs avaient fait le projet d'une institution capable de rivaliser avec les écoles formant aux professions libérales, mais au début le public n'est pas au rendez-vous³. On trouve peu d'étudiants comptant pleinement sur l'université pour assurer leur futur mais l'attrait de la nouveauté attire en revanche un public mondain assez nombreux. Une partie de l'élite des professions libérales vient assister au cours pour « entendre les professeurs étrangers », c'est-à-dire essentiellement les Français. On trouve également parmi les premiers inscrits des jeunes gens bien éduqués qui souhaitent grâce aux sciences sociales bénéficier d'un enseignement moins traditionnel. Mais, il aura fallu que les cours soient ouverts aux instituteurs normaliens aidés financièrement pour que les bancs se remplissent finalement d'un public fidèle. Ce public, qui comporte une proportion non négligeable de femmes, est certes intéressé, mais surtout dépassé par le niveau attendu par les jeunes agrégés français qui s'expriment uniquement dans leur langue. Les témoignages des anciens étudiants ayant obtenu par la suite une reconnaissance académique sont unanimes à soulever l'inadéquation des leçons avec le niveau⁴. Les promotions ne comptent au début qu'une dizaine d'étudiants en sociologie et les taux d'échecs sont très importants. Seule une élite de

¹ Par exemple : Simon SCHWARTZMAN, *Formação da comunidade científica no Brasil*, Rio de Janeiro, Ed. Nacional, 1979; Sergio MICELI, « Condicionantes do desenvolvimento das ciências sociais no Brasil 1930-1964 », *Revista brasileira de ciências sociais*, vol. 2, n°5, 1987, pp. 5-26; Jean Paul LEFEBVRE, « Les professeurs français des missions universitaires au Brésil (1934-1944) », *Les cahiers du Brésil contemporain*, n°12, 1990; Luiz Carlos JACKSON, « Gerações pioneiras na sociologia paulista (1940-1965) », *Tempo Social. Revista de Sociologia da USP*, 2007, v. 19, p. 115-130.

² Il n'existe pas à ma connaissance de contribution complète à l'analyse de l'apport méthodologique américain. On se reportera donc à : Licia Valladares (éd.), *A Escola de Chicago e o Brasil*. Belo Horizonte, Editora UFMG, 2005; Íris KANTOR, Débora A. MACIEL, Júlio A. SIMÕES (orgs.), *A Escola Livre de Sociologia e Política: anos de formação*, São Paulo, Escuta, 2001. Sur l'apport de Pierson le texte de référence est : Sebastião VILA-NOVA, *Donald Pierson e a sociologia de Chicago na sociologia brasileira*, Lisboa, Vega, 1998.

³Ruy COELHO, « Depoimento », *Lingua e Literatura*, n°10-13, 1981, pp. 121-133.

jeunes gens polyglottes et cultivés tire son épingle du jeu et courtise les enseignants après les cours. Pour eux l'enseignement en français représente exactement ce qu'ils attendaient : une lien permanent avec la patrie de Voltaire. Jean Maugué (professeur de philosophie à l'ouverture de la faculté) se rappelle ainsi en 1982 :

Mon auditoire résumait à merveille toutes les ambiguïtés de notre faculté. De brillants représentants de la gentry locale, des femmes ravissantes et très élégamment habillées, venaient là par un réel souci de culture, un peu comme on assiste à un cours du collège de France, mais aussi, sinon surtout, pour qu'il fût bien entendu que tout ce qui était français était leur privilège. [...] Venaient ensuite ceux qui constituèrent notre vrai soutien. Des hommes encore jeunes, désœuvrés, issus de familles de bonne bourgeoisie, ni trop riches, ni trop pauvres [...]. En fin les gradins de l'amphithéâtre était occupés par le gros des troupes, des « enseignants » de l'intérieur de l'état, des avocats, des ingénieurs, tous fils ou filles de petits fazendeiros plus ou moins hypothéqués, ou de petits marchands provinciaux [...] Tous venus à la faculté pour y pêcher le surcroît de titre qui leur permettrait une promotion sociale. Cette masse resta longtemps anonyme. Timides parce qu'ils parlaient très mal le français, pleins d'une raideur petite bourgeoise, ils avaient tous en commun une farouche exécration de ces gens riches qui les côtoyaient et les humiliaient⁵.

Les enseignants français ont accepté ces postes un peu par goût de l'aventure, mais surtout pour ouvrir des portes à des carrières lentes dans des lycées de province⁶. Ils sont particulièrement étonnés par ce public. Mais ils ne semblent guère se soucier des étudiants à la peine et remarquent bien plus les jeunes gens issus de l'élite qui sont avides d'idées à la mode. Tous cependant manifestent les lacunes d'une jeunesse soit trop peu cultivée soit pas assez encrée dans la vie réelle pauliste. Lévi-Strauss, pour sa part a laissé ce témoignage bien connu⁷ :

Nos étudiants voulaient tout savoir ; dans quelque domaine que ce fut, seule la théorie la plus récente leur semblait mériter d'être retenue. Blasés de tous les festins intellectuels du passé, qu'ils ne connaissaient d'ailleurs que par ouï-dire, puisqu'ils ne lisaient pas les œuvres originales, ils conservaient un enthousiasme toujours disponible pour les plats nouveaux. Dans leur cas il faudrait parler de mode plutôt que de cuisine : idées et doctrines n'offraient pas à leurs yeux un intérêt intrinsèque, ils les considéraient comme des instruments de prestige dont il fallait s'assurer la primeur. Partager une théorie connue par d'autres équivalait à porter une robe déjà vue : on s'exposait à perdre la face. [...] Produits sélectionnés des écuries académiques mes collègues et moi nous sentions souvent embarrassés : dressés à ne respecter que les idées mûres, nous nous trouvions en butte aux assauts d'étudiants d'une ignorance totale envers le passé mais dont l'information était toujours en avance de quelques mois sur la note. Pourtant l'érudition dont ils n'avaient ni le goût ni la méthode leur semblait tout de même un devoir : aussi leurs dissertations consistaient quel qu'en fut le sujet en une évocation de l'histoire générale de l'humanité depuis des singes anthropoïdes, pour s'achever à travers quelques citations de Platon, d'Aristote et de Comte dans la paraphrase d'un polygraphe visqueux dont l'ouvrage avait d'autant plus de prix que son obscurité même donnait une chance que nul autre ne se serait encore avisé de le piller.

En dépit de leurs lacunes les jeunes paulistes tiennent à mettre à profit la présence des Français et il se déroule donc une sorte de compétition au sein des premières promotions pour attirer l'attention des enseignants. Les élèves les moins cultivés et les moins mondains y parviennent plus difficilement que les autres. Tous cependant admirent la qualité de l'enseignement. Ses procédures tranchent nettement avec le vieux système luso-brésilien dans lequel, le maître de chaire, détenteur du savoir, se présente devant ses élèves sans note, improvise avec force jeux de manches rhétorique, ne cite pas ses sources, et n'accepte bien sûr aucune contestation. Les nouveaux enseignants ont une attitude simple, proche, ils préparent soigneusement leurs cours, citent leurs sources et présentent un enseignement ouvert faisant une sorte d'état des lieux internationaux de leur discipline. Maugué remporte ainsi un succès considérable et se constitue rapidement une petite cour. Mais ces jeunes enseignants sont aussi particulièrement exigeants et les assistants brésiliens recrutés par la suite devront trouver un moyen de proposer des séminaires d'accompagnement pour les étudiants de première année.

⁴ Florestan Fernandes reviendra de nombreuses fois sur ce point. Voir par exemple : Florestan FERNANDES, *A questão da USP*, São Paulo, Editora Brasiliense, 1984.

⁵ Jean MAUGUÉ, *Les dents agacées*, Paris, Buchet-Chastel, 1982, p. 96, 97.

⁶ Braudel fait exception à ce tableau car il pensait déjà au Brésil avoir toutes les chances de faire une grande carrière en France. Maugué, son collègue de philosophie le décrit comme travaillant d'arrache pieds à sa thèse.

⁷ In *Tristes tropiques*, Paris, Plon, 1955, p. 87.

Si une grande partie des étudiants ne va que jusqu'à la licence, quelques rares se risquent jusqu'au doctorat, sachant que des postes seront à saisir dans les années à venir. Cela va dans le sens des volontés des autorités éducatives locales qui veulent que les Français forment les premières générations d'universitaires brésiliens. Pour la sociologie, c'est Bastide qui à la fin des années 1940 sera chargé de former son remplaçant. Dans le contexte particulier de la formation de l'institution n'oublions pas que les considérations de carrière sont aussi importantes que les questions de théories et d'idées. Ainsi, Florestan Fernandes qui avait commencé par des études d'anthropologie historique abandonne cette branche et suit opportunément Bastide dans son travail de dénonciation du racisme. Ce choix judicieux lui permettra de remporter la lutte entre les disciples des premiers maîtres pour prendre la suite du Français, après son départ.

Le compromis pédagogique mis en place par l'autre grande institution pauliste d'enseignement de la sociologie, l'École Libre de Sociologie et Politique, n'est pas tout à fait le même. L'ELSP commence à fonctionner un peu avant la USP, en 1933. Mais les intentions des créateurs et les sources de financement ne sont pas les mêmes. C'est essentiellement le patronat local qui fournit les ressources dans le but de disposer d'une institution capable de former des cadres administratifs pour le pays. L'objectif est clairement de favoriser le progrès technique et l'efficacité administrative par un enseignement moderne et dynamique, conçu contre le système des chaires universitaires. Cette initiative n'est pas soutenue par les autorités éducatives : au début l'école n'est reconnue ni par l'État de São Paulo, ni par l'État fédéral. Les institutions paulistes préfèrent investir dans la USP, une institution moins originale, plus élitiste et plus tournée vers l'Europe. Les problèmes d'argent récurrent nuiront d'ailleurs au bon fonctionnement de l'école et obligeront les responsables à demander des aides aux fondations américaines⁸.

Les cours à l'ELSP durent trois ans et incorporent au cursus la sociologie, la psychologie, l'économie, l'anthropologie, les sciences politiques, le service social. La première année, on accueille 219 élèves (en ajoutant aux élèves inscrits les auditeurs) puis à peine 53 la seconde année. Il est en effet difficile de recruter des étudiants, car l'école n'est pas reconnue par les autorités éducatives. Les enseignants se plaindront donc régulièrement du faible niveau des étudiants que l'on arrive à attirer à l'école, dont avait une activité professionnelle parallèle. En 1944, la sélection se fit plus sévère, afin d'augmenter le niveau général, mais il fallait trouver des étudiants capables de lire l'anglais et prêts à s'astreindre à une charge de travail importante.

En dépit de la présence d'enseignants américains, l'ELSP n'a pas du tout la prétention de fournir à São Paulo un double réduit de l'Université de Chicago. Pour Pierson, qui dirigera la politique scientifique de l'établissement du début des années 1940 jusqu'au milieu des années 1950, le doctorat doit se faire aux États-Unis. C'est à ses yeux le meilleur moyen d'acculturer les jeunes étudiants brésiliens. Il s'agit en effet de les faire sortir du milieu intellectuel pauliste qu'il juge très limité, de leur proposer un niveau d'enseignement qu'il regarde comme sans équivalent ailleurs et enfin de les contraindre à fournir un travail personnel en bien plus grande quantité.

Mais le doctorat n'est pas tout. L'avantage que possède l'ELSP sur la USP est que le modèle américain de post-graduation prévoit un diplôme de *Master* proposé dans les locaux de São Paulo et reposant en grande partie sur des enquêtes collectives. Ce modèle attirera un nombre importants d'étudiants de la USP, soucieux de profiter de ce type d'enseignement avant d'entreprendre leur thèse dans leur institution d'origine⁹. Mais tous ne s'adapteront pas avec facilité à la manière très « Chicagoienne » d'enseigner la sociologie dans le sillon de Pierson. Premièrement parce que les références intellectuelles de l'Américain étaient largement empruntées à la sociologie de son pays, avec peu d'égards pour la tradition intellectuelle brésilienne. Ensuite parce que Pierson était très à cheval sur la question de la production des données d'enquête et sur l'objectivité en sciences, chose qui préoccupait d'ordinaire assez peu les Brésiliens.

« Un jour il est arrivé l'air fermé en cours et s'est exclamé 'Beware !', puis il y a eu un silence. Et il répété : 'Beware !'. Il y a eu un autre silence et il a rompu le *suspens* en complétant par : 'Beware of generalizations !'. C'était très important pour lui. Il estimait que l'on était trop habitués aux généralisations

⁸ On trouve dans les archives de Donald Pierson à l'Unicamp des demandes de financements notamment auprès de la fondation Rockefeller. Pierson les premières années n'a pas de secrétaire mais il était parvenu à faire financer ses enquêtes. Sa rémunération propre était assurée en partie par la *Smithonian Institution*. On doit essentiellement à la malveillance de Fernandes l'idée parfois admise aujourd'hui sans guère de prudence que l'ELSP était plus favorisée que sa concurrente.

⁹ Parmi les premiers étudiants de ce master : Nogueira (1945), Mussolini (1945), Bicudo (1945), Hermann (1946), Fernandes (1947), Fernando Atenfelder Silva (1947), Levy Cruz (1951).

non fondées. Alors il nous faisait prendre le journal et on devait souligner toutes les généralisations critiquables. On a beaucoup appris de cette manière » (Extrait d'interview auprès d'une ancienne étudiante de la promotion 1944).

Si la USP s'affirme peu à peu comme la référence intellectuelle pauliste en matière de formation aux sciences sociales et à la grande culture érudite, jusqu'au retour de Pierson aux Etats-Unis, c'est pourtant du côté de l'ELSP que se font les recherches les plus nombreuses et en sociologie. Les sociologues professionnels de la génération suivante boiront aux deux sources.

RECHERCHES DE FIN DE SEMAINE ET RECHERCHES SYSTEMATIQUES

Les autorités éducatives de la USP avaient clairement annoncé aux enseignants français qu'ils n'étaient pas venus pour faire des recherches mais pour enseigner. Les enquêtes personnelles ne pouvaient pas se substituer aux cours et il fallait même éviter de trop s'éloigner de São Paulo. Comme on le sait, cela ne faisait pas l'affaire de Lévi-Strauss dont les velléités d'explorations de l'Amazonie agaçaient la faculté. Mais Bastide n'eut guère plus de chances et il lui fallu attendre plusieurs années pour entreprendre le voyage qui lui permit d'écrire son livre sur le « Nordeste mystique ». En attendant, il conviait ses élèves à de courtes sorties les week-ends pour assister à des fêtes folkloriques. Certains appréciaient mais sans doute pas tous (il faut se méfier des témoignages rétrospectifs sur le sujet) plus intéressés par la grande culture, les discussions littéraires et l'actualité politique. Les premières années, Bastide s'est donc surtout consacré à une exploration en profondeur de la culture brésilienne : art, littérature, histoire, traditions. La connaissance du monde traditionnel des Noirs paulistes, qui était son centre d'intérêt principal, n'avança que lentement.

Ces conditions de production du travail de recherche entraient en résonance chez lui et d'autres avec une insistance modérée au sujet de l'importance du travail de terrain pour la formation des étudiants. Pour Bastide, comme pour Arbousse-Bastide avant lui, l'enquête de terrain n'est qu'une « technique » subordonnée à la compréhension des différentes « méthodes » (monographiques, historiques, dialectiques, etc.) en sciences sociales. Il imposait donc à ses étudiants de faire de l'observation (notamment dans des lieux de culte) pour rédiger de courts comptes-rendus, mais c'est tout. La question de la sûreté ou de la validité des données obtenues par différentes sources l'inquiétait moins que la façon dont on manipulait ces éléments en regard des idées sur lesquelles on travaillait. La première thèse soutenue sous sa direction est d'ailleurs consacrée à l'histoire de la mode et quand Antonio Candido étudiera les petits paysans de Rio Bonito, on lui reprochera une approche trop ethnographique. C'est que la sociologie qu'enseignent les Français tient à marquer sa différence avec celle que pratiquent les Américains. Pour les premiers, la sociologie doit avoir pour tâche de comprendre l'évolution et le fonctionnement de l'ensemble de la société regardée avec un recul historique. Ce sont moins les données en elles-mêmes qui comptent que l'ampleur du spectre qu'elle couvrent et la nature du projet scientifique qu'elles vont servir. Cette leçon sera retenue par toute l'« école de São Paulo ».

Pour les chercheurs américains, la priorité est de décrire un monde qu'ils ne connaissent pas et qui change de manière rapide. Moins ravis à l'enseignement, ils viennent avec l'idée d'enquêter. Samuel Lowrie, notamment est intéressé par les enquêtes quantitatives et qualitatives sur les conditions de vie des classes populaires. Il étudie peu de temps après son arrivée les ramasseurs de déchets ce qui représentait une nouveauté par rapport à la tendance habituelle au Brésil de s'intéresser aux élites politiques et économiques. L'équipe enseignante de l'ELSP est renforcée par Emilio Willems pour les études de communauté et Herbert Baldus pour l'ethnologie, tous préoccupés par l'idée qu'il faut produire des enquêtes descriptives

En 1938 la revue *Sociologia* est fondée par Willems et Romano Barreto. Cette revue, qui passera rapidement sous la responsabilité de Pierson, va représenter un instrument de divulgation des résultats et des méthodes de la sociologie empirique absolument sans égal à l'époque. Dès le départ, des articles pédagogiques, des traductions et des résumés de travaux en cours sont destinés à permettre au lecteur curieux (en principe les élèves des écoles normales ou de l'université) de se familiariser avec les avancées de la sociologie. La revue montrait aux étudiants ce que pouvait être le résultat final des petites enquêtes sur lesquels ils étaient obligés de plancher dès l'entrée à L'ELSP. Pour le *mestrado*, la réussite demandait en effet un travail certain, surtout quand Pierson dirigeait

l'étudiant : des comptes-rendus réguliers sur les lectures et l'avancement des recherches devaient être remis¹⁰. Enfin les étudiants les plus avancés pouvaient accompagner Pierson et Kalevo Oberg d'abord dans l'intérieur rural de l'Etat puis dans le Nordeste profond pour produire les deux grandes enquêtes de l'ELSP à cette époque : *Cruz das almas e O homem do Rio São Francisco*. Pas d'intentions théoriques dans ces deux enquêtes, seulement de la description pure dans la tradition américaine du *survey* de communautés. L'idée qui sous-tendait cette pratique était aussi simple que contraire à la philosophie de la USP : l'important est de former les sociologues brésiliens à observer personnellement la réalité sociale de leur pays.

Du côté étudiant, les oppositions n'étaient pas aussi marquées que les positions respectives des deux institutions pouvaient le laisser présager. Certes, un certain nombre de jeunes sociologues se rallièrent entièrement à l'un ou l'autre de ces credo (par exemple Oracy Nogueira auprès de Pierson et Florestan Fernandes auprès de Bastide), mais beaucoup finalement passèrent par les deux écoles ou tout au moins furent sensibles aux deux manières de procéder. L'ELSP apprenait le terrain, la USP enseignait à penser à l'européenne, ce qui faisait l'affaire finalement de ceux qui voulaient connaître leur pays en le décrivant *de visu* et en le concevant par l'esprit.

SOCIOLOGIE ENGAGÉE ET SOCIOLOGIE DESCRIPTIVE

Un autre point essentiel en ce qui concerne la pratique de la sociologie entre 1933 et 1955 est la place de la politique dans les institutions. Il est connu que les établissements dont nous avons parlé avaient échappé aux très fortes pressions politiques qui gênaient le travail académique dans la capitale, Rio de Janeiro¹¹. Pour autant, à l'époque des fascismes et de la guerre, les engagements étaient forts et marqués et la combinaison originale mise au point dans chaque cas subissait l'influence des positions individuelles. A la USP, on avait d'abord tenu à éviter les enseignants italiens de convictions fascistes. Du côté des sociologues, Lévi-Strauss et Bastide avait des positions politiques socialistes affirmées. Mais Bastide a su se faire relativement discret. C'est sans aucun doute lui qui s'est le mieux intégré au monde académique brésilien en s'intéressant sincèrement à la culture locale et en tâchant de ne pas imposer ses convictions. Le socialisme devait d'ailleurs être modéré car Julio Mesquita, le mécène de l'institution, n'appréciait que très peu les idées de gauche (pas plus que la grande bourgeoisie pauliste qui voyait d'un mauvais œil les zéloteurs du front populaire). Mais ce n'étaient pas le cas des étudiants qui pour la plupart étaient très opposés à la dictature de Vargas et appelaient de leurs vœux une république beaucoup plus sociale.

A l'ELSP, Roberto Simonsen, donateur important et parrain de l'école, renvoie rapidement Horace Davis le premier sociologue américain qu'il avait invité sans connaître ses positions communistes. Lowrie qui prend sa place se montrait préoccupé par le sort des classes populaires mais était plus engagé dans la religion protestante que dans la politique. Pierson qui lui succédera est lui aussi un homme très pieux élevé dans le culte du travail au sein d'une famille paysanne du *Middle west*. Pour les jeunes étudiants avides de changement sociaux (en particulier les communistes), ces enseignants ont pu sembler réactionnaires¹². Cela n'empêcha pas par exemple Pierson de se lier durablement avec Nogueira, lui aussi communiste. Il était sans doute évident pour les chercheurs que dans une telle époque l'engagement devait être dans une certaine mesure relégué à la sphère personnelle et ne devait pas interférer avec les projets scientifiques.

Les décalages en revanche étaient plus forts en ce qui concernait la conduite des recherches. Ce n'est pas tant les théories qui séparaient les deux groupes puisque les cours étaient ouverts à différents courants de pensée dans les deux institutions mais plutôt les buts de la sociologie. Pour Pierson, on l'a dit, les enquêtes avaient pour but de décrire fidèlement la réalité sociale du Brésil, encore rural mais en voie de modernisation. Sa préoccupation essentielle était de combler le déficit de faits constatés dans un monde de la recherche traditionnellement préoccupé de grandes idées sur la construction de la

¹⁰ On trouve dans sa correspondance différentes admonestations faites à des étudiants qui rendent leurs travaux en retard et se plaignent d'être débordés. Pierson leur rappelle que s'ils envisagent d'étudier aux Etats-Unis, ils devront se plier à un rythme plus soutenu qu'au Brésil.

¹¹ Lúcia Lippi OLIVEIRA, « As Ciências Sociais no Rio de Janeiro », in Sérgio MICELI (org.) *História das Ciências Sociais no Brasil*, (vol. 2), São Paulo, Editora Sumaré/FAPESP, 1995.

¹² Mauricio SEGALL, « Estudantes universitários na década de quarenta ». In KANTOR et alii, *op. cit.*

nation. Pour Bastide, la priorité deviendra assez rapidement de contribuer à lever le voile de mépris couvrant la culture afro-brésilienne. Il s'engage durablement au côté des groupes de militants de la cause noire et commence à la fin des années 1940 à étudier sociologiquement la stigmatisation des Noirs. Pour cela, il continue à publier dans les journaux aussi bien que dans les revues scientifiques afin de toucher un public plus large. L'enquête qu'il conduit assisté de Florestan Fernandes au début des années 1950, sous l'égide de l'UNESCO, lui donnera les moyens de parvenir à diffuser son point de vue au sujet de la situation des gens de couleur. Dès le départ, l'enquête a ainsi une intention militante : on rassemble sociologues et défenseurs de la cause pour dire l'existence d'un racisme contre les Noirs à São Paulo. Pour cela, on se servira essentiellement d'interviews destinées à montrer l'existence de préjugés racistes. De là, on déduit l'existence d'une ségrégation.

Rien de plus hérétique pour Pierson que cette démarche engagée dans laquelle les résultats sont connus dès le départ, et le terrain confié directement à ceux qui ont une thèse revendicative à imposer. Il écrira à Bastide pour lui signaler les problèmes méthodologiques et théoriques de son livre. Mais sans résultat. Pire encore pour lui, son étude pionnière sur les relations raciales¹³ (et non le racisme) sera interprétée de façon biaisée par Bastide et surtout Fernandes qui lui vouait une animosité tenace depuis son passage à l'ELSP.

Après le départ de Pierson aux Etats-Unis, ces efforts pour imposer les normes de scientificité de l'école de Chicago seront progressivement relégués au second plan, d'autant plus que Fernandes prend pour une quinzaine d'années en main la sociologie nationale. L'idée de décrire simplement, sans chercher à défendre une cause semblera d'autant plus décalée dans les années 1960 que la dictature imposera aux sociologues la primauté des questions politiques. Sur cette lancée sans doute, les sociologues brésiliens ont gardé dans une certaine mesure le goût d'une science combative dans laquelle les réflexions sur la bonne ou mauvaise évolution de la société nationale tient une place visible.

* * *

Au début des années 1960, la USP est sans conteste le premier centre brésilien de formation aux sciences sociales. Dans le département de sociologie, Fernandes qui n'aimait pas voyager, et qui restait attaché à l'idée d'une sociologie nationale, a apporté la touche finale à une formule locale de la pratique de la sociologie. Le système très hiérarchique des chaires, qu'il avait critiqué en tant qu'étudiant, n'est pas modifié. L'enseignant principal établit les programmes, recrute les assistants, distribue les projets de recherche et les financements. Cette liberté d'action sert le projet scientifique de Fernandes consistant à éclairer le cheminement du Brésil vers la modernisation. De son côté, l'ELSP décline après le départ de Pierson faute de financements. Le meilleur disciple de l'Américain, Oracy Nogueira, qui enseignait la méthodologie de l'enquête aura d'ailleurs du mal à stabiliser sa carrière après le départ de son mentor. Il ne faut pas oublier en effet que du point de vue étudiant, les différences entre les deux modèles d'enseignement étaient moins essentielles qu'elles ne peuvent le sembler aujourd'hui. Les deux établissements étaient attachés à une sociologie rigoureuse, se servant de données empiriques et préoccupée d'explorer les voies du développement brésilien. Certains étudiants avaient travaillé auprès de Bastide ou de Fernandes et en même temps ou peu après avec Pierson. Mais pour ces jeunes gens l'essentiel était de trouver un poste. Mario da Cunha, qui avait travaillé dans les deux institutions comme assistant résume bien la chose cinquante ans plus tard : « Il y avait beaucoup d'esprit de groupe entre nous. Nous étions tous amis, ou au moins nous nous connaissions et avions des contacts mutuels et on s'aidait les uns les autres pour obtenir un poste. C'était difficile, il n'y avait pas beaucoup d'opportunités de travail¹⁴. »

La pratique de la sociologie va donc dépendre essentiellement du type de postes disponibles et des volontés des mandarins locaux. C'est à la USP que vont se former le gros des bataillons de sociologues professionnels qui essaieront ensuite dans tout le pays. Selon les contextes, ils formeront des sociologues de métier, avec plus ou moins d'insistance sur la théorie ou le terrain. L'argent manquant parfois pour les recherches, les thésards auront souvent tendance à préférer les recherches rapides, par entretiens, souvent déléguées à des étudiants. Mais l'héritage des professeurs étrangers aura eu pour effet de marquer définitivement la sociologie brésilienne du sceau de

¹³ Donald PIERSON, *Negroes in Brazil. A Study of Race Contact at Bahia*, Chicago, University of Chicago Press, 1942.

¹⁴ Mario Wagner Vieira DA CUNHA, « A escola livre, o departamento de cultura e a faculdade de filosofia », in KANTOR et alii., *op. cit.*, p. 113.

l'empirisme. Très souvent en effet, les recherches universitaires s'appuient sur un terrain conduit par des méthodes qualitatives et moins souvent sur des statistiques. Reste que l'héritage oublié de Pierson, s'il avait été rappelé plus tôt aurait pu permettre de donner une part plus importante à l'observation participante, aujourd'hui célébrée mais encore peu pratiquée.